Moissy, Alexandre Guillaume Mouslier de

Le Vertueux mourant.

LE VERTUEUX *MOURANT,* DRAME

EN TROIS ACTES,

ET EN PROSE.

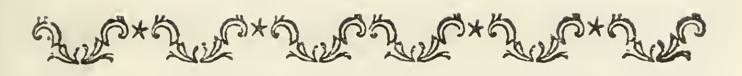


A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, à l'entrée du Quai des Augustins, à l'Occasion.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Permission.

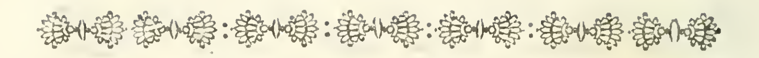


AVERTISSEMENT.

ON trouve dans les *Nuits d'Young*, ce Livre brûlant d'un feu céleste, que le Tableau touchant de l'Homme vertueux dans les bras de la mort n'a jamais été tenté; *il mériteroit*, dit cet Auteur sublime, *une main divine, & ce seroit aux Anges à prendre les crayons*. Il nous en donne ensuite la plus touchante & la plus vive esquisse.

C'est d'après les grandes idées de cet Auteur divin que j'ai osé imaginer le Drame du *Vertueux mourant*. Celui qui m'accusera de témérité dans cette entreprise, ne sera pas le premier; j'ai commencé moi-même à me faire ce reproche: mais peut-être me trouvera-t-on excusable, & me sçaura-t-on quelque gré de cette hardiesse, quand on verra que les fondemens de mon édifice sont composés des plus beaux morceaux d'*Young* même, qui m'ont paru se prêter aux situations & au Dialogue.

On trouvera peut-être hors de vraisemblance, que je fasse parler aussi long-temps le Personnage du *VERTUEUX MOURANT*, si près de sa fin; mais on me fera grace de cette critique, si l'on pense que j'ai peint une ame toute enflammée du desir de l'Eternité; & que c'est une force divine qui soutient & ranime ce Mourant, en lui inspirant les sublimes idées d'une existence toute spirituelle, si inconnue aux autres hommes.



ACTEURS.

M. FÉLIX, homme de ſoixante-dix ans, retiré dans ſa terre, après avoir fait le commerce.

Madame FÉLIX, ſa femme, âgée de ſoixante ans.

Le jeune FÉLIX, leur fils, âgé de vingt-deux ans.

M. THIÉBAUT, ancien Commerçant, infirme & pauvre.

LISE, fille de M. Thiébaut.

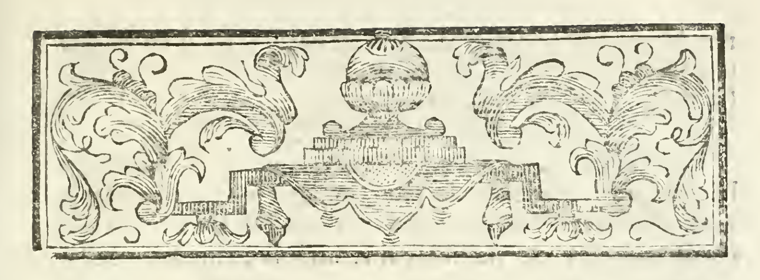
LE CURÉ de la Paroiſſe du Village.

Le plus âgé de vingt Vieillards pauvres, anciens Laboureurs du Village.

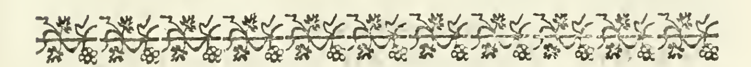
ANSELME, ancien domeſtique de M. Félix.

La Scène eſt dans la maiſon des champs de M. Félix, à quatre lieues de Paris, & l'action commence à midi.

Le Théâtre eſt ſéparé par une cloiſon, qui prend dans le milieu, depuis le fond juſqu'à l'avant-ſcène, & le partage en deux parties égales, qui repréſentent deux chambres : dans l'une, à gauche du Spectateur, on voit un lit à rideaux, & tout l'ameublement d'une chambre à coucher ; l'autre, à la droite, repréſente un petit ſallon ; & pour la communication de l'une à l'autre, il y a une porte au milieu de la cloiſon de ſéparation.



LE VERTUEUX
MOURANT.



ACTE PREMIER.

La Scène eſt dans la Chambre à coucher.

SCENE PREMIERE.

M. FÉLIX, *dans ſon lit, les rideaux fermés*, Madame FÉLIX, M. LE CURÉ, ANSELME, *dans le Sallon, qui l'arrange.*

M. LE CURÉ, *à voix baſſe.*

EH bien, Madame, nous reſte-t-il encore quelque eſpérance?

Madame FÉLIX, *auſſi à voix baſſe.*

Ah! Monſieur, il eſt dans le plus dangereux affaiſſement; je crains bien que ce jour ne ſoit le dernier de ſa vie.

M. LE CURÉ.

Pourquoi? Il ne faut pas déſeſpérer, vous ſçavez qu'il a beaucoup fatigüé ce matin; les ſecours ſpirituels qu'il a reçus ont porté un doux repos dans ſon ame, mais la

machine en a été affectée, & il eſt naturel qu'il en réſulte une ſorte d'épuiſement dont on revient d'autant plus foible que l'eſprit eſt plus tranquille.

Madame FELIX.

Dieu le veuille; car, Monſieur, vous me trouvez dans le plus grand ſurcroît de chagrin, par une lettre que je viens de recevoir de mon frere, qui eſt à Paris. Elle regarde mon fils. Je ne ſçais ſi je dois la communiquer à mon mari dans la cruelle ſituation où il eſt, ou bien ſi je dois la lui cacher. Il faut, Monſieur, que vous m'éclairiez ſur cela de vos lumières.

M. LE CURÉ.

Madame, votre confiance me touche, m'intéreſſe : je vous parlerai en honnête homme, & en homme vrai.

Madame FELIX.

Je le ſçais. (*Elle appelle Anſelme, qui paſſe dans la chambre à coucher.*) Anſelme, tenez-vous ici; je vais de l'autre côté parler à M. le Curé; ſi mon mari ſort de ſon aſſoupiſſement, vous m'avertirez.

ANSELME.

Oui, Madame.

(*Anſelme reſte auprès du lit, Madame Félix & M. le Curé dans le ſallon.*)

SCENE II.

Madame FELIX, M. LE CURÉ, *tous deux aſſis.*

Madame FELIX.

TEnez, Monſieur, liſez cette lettre de mon frere; elle vous mettra au fait de ce qui cauſe mon embarras.

M. LE CURÉ *prend la lettre, & lit haut.*

DE PARIS.

» Dans la douleur où la fin trop prochaine de votre
» mari vous plonge, ma chere ſœur, je devrois peut-être
» vous cacher un nouveau chagrin que vous prépare
» votre fils : je ſuis informé par un de mes amis, à n'en
» pouvoir douter, qu'il eſt ici éperdument amoureux

» d'une fille ſans fortune, & qu'il n'attend peut-être que » la mort de ſon pere pour l'épouſer; tâchez, à ſon re- » tour, de lui tirer ſon ſecret, & de le ramener, ſur cet » objet, au reſpect qu'il vous doit, & à cette confiance » filiale dont la perte eſt ſi à craindre pour lui & pour » vous. Je vous embraſſe. «

(*M. le Curé tenant toujours la lettre.*)

Madame, cette lettre eſt inquiétante, mais il y a du remède. Votre fils a l'ame honnête, il vous reſpecte; & ſi c'eſt un égarement, vous en voilà inſtruite encore à temps, on peut le ramener à la raiſon.

Madame FELIX.

J'eſpère tout de l'honnêteté de mon fils, mais l'amour eſt une ſi dangereuſe paſſion .... qui abſorbe tant d'autres ſentimens; d'ailleurs, quel parti prendre dans l'état où eſt ſon pere? Lui communiquerai-je cet évènement? C'eſt peut-être, ſur le bord de ſon tombeau, lui enfoncer le poignard dans le ſein.... Moi-même.... Ah! Ciel....

M. LE CURÉ.

Votre mari exiſte, Madame; il a encore toute ſa tête, comme vous l'avez vu ce matin; vous devez, je crois, lui conſerver tous ſes droits ſur ſon fils, ſon autorité paternelle ne doit finir qu'avec ſa vie, & je penſe que, dans cette affaire-ci, vous ne devez rien prendre ſur vous.

Madame FELIX.

Vous me conſeillez donc de lui communiquer cette lettre?

M. LE CURÉ.

Oui, Madame: une fois inſtruit, il parlera à ſon fils. Un pere, dans ſa ſituation, rend ſes remontrances bien touchantes, bien perſuaſives; les vôtres pourroient manquer leur effet. Quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire toute votre vie, ſi vous vous mettiez dans la poſition d'imaginer que, faute d'avoir inſtruit votre mari, auſſi-tôt que vous l'avez pu, de l'erreur de ſon fils, ce fils ait rendu cette erreur complette par un mariage déraiſonnable!

Madame FELIX.

Je ſens vos raiſons; mais auſſi, en déclarant à M. Félix le malheureux attachement de ſon fils, je vais mettre le

fils dans le cas de défobéir formellement à fon père, & par là lui faire avancer fes jours. Mon fils, d'ailleurs, me pardonnera-t-il de le dénoncer ainfi à la juftice paternelle? & dans quel moment! Il me déteftera peut-être le refte de fa vie; l'amour qui fe croit outragé eft fi vindicatif! Ah! Monfieur, quelle fituation pour une mere tendre & pour une femme fi attachée à fon mari!

M. LE CURÉ.

Vos craintes font raifonnables; elles m'infpirent un moyen de vous en épargner une partie, celle même qui auroit l'effet le plus durable, c'eft la perte de la tendreffe de votre fils. Laiffez-moi apprendre cette nouvelle à M. Félix, comme fi j'en étois feul informé; par là, vous n'entrerez pour rien dans les reproches qu'il pourra faire à fon fils, & votre tendreffe maternelle fe joindra à fon autorité, fans fe compromettre.

Madame FELIX.

Votre idée eft excellente, Monfieur, & j'en efpere beaucoup; au moins je me fauverai de l'horreur de perdre l'amitié de mon fils.

SCENE III.

Dans la Chambre à coucher.

M. FELIX, ANSELME.

M. FELIX *ouvre fes rideaux.*

AH! c'eft toi, Anfelme: où eft ma femme? M. le Curé avoit dit qu'il reviendroit.

ANSELME.

Auffi eft-il de l'autre côté, Monfieur, avec Madame; il attend le moment de vous voir.

M. FELIX.

Dis-leur qu'ils viennent.

SCENE IV.

Madame FELIX *passe dans la Chambre à coucher avec* M. LE CURÉ, M. FELIX, ANSELME.

Madame FELIX.

EH bien, mon ami, vous sortez d'un assoupissement qui m'inquiétoit cruellement.

M. FELIX.

Ma chere amie, je me sens un peu mieux.... Ah! M. le Curé, je suis bien aise de vous voir : j'ai quelque chose à vous dire ; ma femme voudra bien nous laisser un moment.

Madame FELIX.

Oui, mon ami. Anselme, passez avec moi dans le sallon.

M. LE CURÉ, *à Madame Félix.*

Voilà un moment favorable à notre projet, je vais faire pour le mieux.

SCENE V.

M. FÉLIX, M. LE CURÉ *dans la Chambre à coucher*; Madame FÉLIX, ANSELME *dans le sallon.*

(*L'une se met à travailler à un métier de tapisserie, & Anselme range une table, où il y a tout ce qui peut être nécessaire à un malade.*)

M. LE CURÉ, *assis près du lit.*

IL me paroît, Monsieur, que vos forces ne sont point anéanties, & qu'il y a tout lieu d'espérer...

M. FELIX.

Monsieur, je cherche à tranquilliser ma femme, en lui persuadant que je suis mieux; mais ne vous y trom-

pez pas plus que moi, toutes mes forces ne ſont plus que dans mon ame, je les puiſe dans ſon immortalité, dont je ſens déja les approches avec une joie intérieure; il ſemble dans ce moment, malgré la deſtruction de toute mon exiſtence corporelle, que Dieu me communique les rayons de ſa Divinité même.

M. LE CURÉ.

C'eſt un état que Dieu accorde à vos vertus, pour vous faire mieux ſupporter les horreurs de la mort. Si...

M. FELIX.

Les horreurs de la mort? Pardonnez, mon cher Paſteur, mais pourquoi frémir à la penſée de la mort? N'eſt-elle pas l'unique port des tourmens de cette vie, le ſouverain eſpoir de notre nature, le ſeul appui de notre liberté, le commun & prompt remède à tous nos maux? Enfin cette mort tant redoutée, & ſi mal à propos, n'eſt-ce pas une dette que nous contractons en naiſſant, & qu'il faut acquitter quelques inſtans plutôt ou plus tard?

M. LE CURÉ.

Vous m'étonnez, Monſieur; vous me raviſſez!... Je venez pour vous conſoler, & je reçois de vous des inſtructions ſublimes; & cela dans un moment où tout homme, à la penſée de la mort, ſent ſon ame troublée, effrayée...

M. FELIX.

Cette penſée n'effraye pas la mienne : j'ai réfléchi. Quelle grace Dieu ne m'a-t-il pas faite, puiſque c'eſt mon corps ſeul qui ſe rend le premier à la vieilleſſe, & que je n'ai jamais ſi bien ſenti l'exiſtence de mon ame! Empriſonnée dans le corps, cette ame vit ici dans un tombeau; eſclave, tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle ſaiſir quelques lueurs de vérité, au travers des organes épais des ſens. Je n'en peux plus douter, mon cher Paſteur, la mort n'enſevelit que le corps, elle élargit l'ame de ſa priſon, diſſipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour & des aîles pour voler à l'immortalité.

M. LE CURÉ.

Je n'ai rien à ajouter à de ſi grandes idées, & j'ap-

prends de vous comme il faut mourir. Laiſſez agir cet aſcendant ſalutaire que Dieu vous donne ſur la mort même ; c'eſt une faveur marquée qu'il fait à peu de perſonnes ; c'eſt le premier prix de vos bonnes actions, qui vous en annonce bientôt un plus grand.

M. FELIX.

Il ne me reſte qu'à donner la derniere main au peu de bien que j'ai tâché de faire aux hommes. M. le Curé, je connois votre probité, & les ſoins particuliers que vous prenez des pauvres de votre Paroiſſe.

M. LE CURÉ.

Je ne fais en cela que mon devoir, mais je le fais avec plaiſir.

M. FELIX.

Je vous ai nommé par mon teſtament l'Adminiſtrateur des penſions que j'ai établies pour vingt pauvres Laboureurs du canton, que la vieilleſſe a mis hors d'état de travailler. Je prie auſſi vos ſucceſſeurs de vouloir bien ſe charger de cette nomination, avec l'équité attachée à leur ſaint Miniſtère.

M. LE CURÉ.

Que l'humanité vous a d'obligation ! Par cet établiſſement, vous ſoutenez la vie de vingt pauvres peres de famille qui ont uſé leurs forces au ſervice de la ſociété ; établiſſement bien plus reſpectable que ceux où l'on prive cette même ſociété de jeunes perſonnes, dont les travaux auroient pu lui être utiles.

M. FELIX.

Cet établiſſement peut être bien vu dans ſon objet ; mais je n'ai pas grand mérite à l'avoir fondé : quand vous ſçaurez comme les fonds m'en ſont venus, vous verrez que c'eſt un bienfait de la Providence, & que je n'ai été moi-même que l'adminiſtrateur du bien des pauvres. Me voilà arrivé au moment de la récolte de mes bonnes actions, que n'ai-je ſemé à main plus remplie dans le champ du pauvre ! ma récolte ſeroit plus abondante... Apprenez, mon cher Paſteur, qu'il y a environ douze ans que, par-deſſus mes aumônes ordinaires, je mis cent louis à la Loterie pour les pauvres de cette Paroiſſe ; ils gagnerent vingt mille francs, je les

plaçai dans mon commerce : depuis ce moment, tout m'a profpéré au-delà de mes efpérances. Je tins un compte exact de l'accroiffement de cette fomme. En peu d'années ces vingt mille francs quadruplerent ; je crus ne pouvoir mieux employer ces quatre-vingt mille livres, qu'en fondant fur le revenu de quatre mille livres de rente, fur la Ville de Paris, vingt penfions de deux cens livres chacune, pour vingt Laboureurs néceffiteux, & hors d'état de travailler. Ce font ces bonnes gens-là qui nous nourriffent tant qu'ils ont des forces ; n'eft-il pas jufte de penfer à eux quand ces forces leur manquent, jufqu'à ne pouvoir plus fe nourrir eux-mêmes ?

M. LE CURÉ.

Ah ! Monfieur, s'il faut qu'ils vous perdent, quels regrets ne vont-ils pas avoir ! Ils vous regardent, ils vous aiment tous comme leur pere.

M. FÉLIX.

S'ils m'aiment, qu'ils me félicitent du bonheur qui m'attend, & du plaifir que j'ai de leur laiffer quelques moyens de me rappeller à leur mémoire.

M. LE CURÉ.

Soyez sûr que j'exécuterai vos intentions avec toute la juftice & toute l'exactitude qu'une ame comme la vôtre infpire.

M. FELIX.

J'ai coutume, comme vous favez, d'affembler les bons vieillards, tous les ans, au même jour, à un feftin que je leur donne, & où j'affifte avec ma famille ; c'eft aujourd'hui le jour de cet anniverfaire, & j'ai prié ma femme que ma fituation ne changeât rien à cet ufage. A ce foir, M. le Curé, vous préfiderez à cette fête, j'y affifterai des yeux de l'ame, le Ciel me laiffera peut-être affez de momens pour jouir encore par la penfée de ce tableau touchant.

M. LE CURÉ.

Pour couronner vos bonnes intentions, que n'ai-je à vous faire part de chofes auffi fatisfaifantes ? mais je fuis obligé, malgré moi, de porter le trouble dans votre ame, en vous apprenant un évènement qui va, fans doute,

vous chagriner ; mais dont vous ſeul pouvez arrêter le danger.

M. FELIX.

Me chagriner ! Ah ! mon ami, ſoyez sûr que les chagrins que Dieu voudra bien m'envoyer au moment où je ſuis, je les recevrai comme autant de bienfaits. De quoi s'agit-il ? Parlez.

M. LE CURÉ.

Je viens d'apprendre, à n'en pouvoir douter, que votre fils eſt au moment de contracter un mariage, à Paris, avec une fille d'une naiſſance obſcure & ſans fortune ; peut-être n'attend-il, pour compléter ſon égarement, que l'inſtant où il n'aura plus rien à craindre de votre autorité paternelle.

M. FELIX.

Quoi ! mon fils... lui, dont l'ame honnête & ſenſible ne s'eſt jamais écartée un inſtant du reſpect qu'il me doit... Quoi ! il auroit un ſentiment étranger qui étoufferoit tous ceux de la nature ?... Et dans quel moment ! à l'inſtant où j'expire... Quoi ! ce ſentiment le pourroit ſéduire juſqu'à lui faire deſirer ma mort ?... Non, mon Dieu, tu ne pouvois pas porter à la fermeté de mon ame un coup plus ſenſible, & je t'en rends graces, en te demandant la force de le ſupporter !

M. LE CURÉ.

Vous avez tant de droits ſur le cœur de votre fils, que je ne doute pas qu'une ſeule de vos exhortations ne le ramène à la raiſon, & à tout ce qu'il doit à l'autorité & à la tendreſſe paternelle ; mais le mal eſt preſſant.

M. FELIX.

En avez-vous fait part à ſa mere ?

M. LE CURÉ.

Oui, nous nous en entretenions quand vous nous avez demandés.

M. FELIX.

Qu'elle vienne, nous nous conſulterons enſemble.

M. LE CURÉ *ſe leve.*

Je vais le lui dire en paſſant, & vous laiſſer avec elle.

M. FELIX.

Vous vous en allez ?

M. LE CURÉ.

Malgré moi ; je vais voir quelqu'un à-peu-près dans votre état, mais qui auroit bien besoin de votre fermeté & de votre résignation.

M. FELIX.

Que je le plains, si sa conscience se souleve contre lui, & s'il voit comme un instant malheureux celui où son ame va commencer à vivre !

(Le Curé sort, & passe dans le sallon.)

SCENE VI.

Dans le sallon.

Madame FELIX, M. LE CURÉ, ANSELME.

M. LE CURÉ, *à Madame Félix.*

MAdame, M. Félix vous demande. Voilà votre Lettre ; je l'ai mis au fait de ce qu'elle contient. Vous êtes censée ne l'avoir appris que de moi, vous allez en raisonner ensemble.

Madame FELIX.

Mille remercimens, Monsieur ; je vous laisse aller.

(M. le Curé sort.)

SCENE VII.

Madame FELIX, *avant de passer dans la chambre à coucher.*

REste ici, Anselme.

(Elle passe dans la chambre à coucher, & s'assied à côté du lit de son mari.)

SCENE VIII.

Madame FELIX, M. FELIX.

M. FELIX.

MOn fils n'eſt point encore revenu de Paris?

Madame FELIX.

Pas encore, mon cher ami : je l'attends ; il m'a promis qu'il ſeroit ici pour dîner.

M. FELIX.

Eh bien, Madame, M. le Curé vous a inſtruit de ce que nous avons à craindre de ſa conduite.

Madame FELIX.

Vous m'en voyez pénétrée... Dans l'état où vous êtes ; vous donner un pareil chagrin !...

M. FELIX.

Dans l'état où je ſuis, ma chere amie, rien ne peut plus me cauſer de chagrin. Mon ame toute entiere dans le ſein de mon Dieu, ne voit déja plus que de loin les évènemens qui ſe paſſent ſur la terre ; & pour celui-ci, je m'en repoſe ſur l'honnêteté de mon fils. Il faut l'entendre avant de le juger. S'il a fait quelque faute, au moins je ſuis certain qu'il craint de me chagriner, puiſqu'il me la cache ; à ſon retour, je veux lui parler avec douceur, & s'il a tort, ne le punir qu'en lui faiſant ſentir à lui-même tout le chagrin qu'il auroit pu me cauſer, ſi j'étois moins ſoumis aux volontés de Dieu.

Madame FELIX.

Mais, croyez-vous que le parti de la douceur, que vous allez prendre, ſuffiſe pour le faire renoncer à un attachement ſi vif & ſi déraiſonnable ?

M. FELIX.

Eh ! puis-je employer la ſévérité auprès de mon fils ; au moment où j'implore moi-même la clémence du Pere de tous les hommes ? Encore une fois, il faut l'entendre. S'il a quelques bonnes raiſons à nous alléguer, j'aurai bien fait de lui parler doucement ; & s'il a des torts,

il les ſentira bien mieux en ne trouvant en moi que les ſentimens d'une tendreſſe paternelle.

Madame FELIX.

Ah ! le voici.

SCENE IX.

M. FELIX, Madame FELIX, LEUR FILS.

M. FELIX.

EH bien, mon fils, vous me retrouvez encore ; mais peut-être pour peu de tems.

LE FILS.

Ah ! mon pere, veuille le Ciel vous rendre à mes vœux ! Je n'en ferai jamais de plus ardens, ni de plus ſincères.

M. FELIX.

Je le crois... Avez-vous tout fini avec mon correſpondant ?

LE FILS.

Oui, mon pere, voilà enfin la quittance générale que vous lui demandiez.

M. FELIX.

Mettez-la dans mon ſecrétaire.

(*Le fils ſerre un papier dans le ſecrétaire.*)

Approchez-vous, mon fils, & venez apprendre par quelques avis utiles à bien vivre, & par mon exemple, à quitter cette vie paſſagère quand votre heure ſera venue, comme il convient à un être immortel. Sur-tout point de larmes : ſongez qu'en m'en montrant, ſi j'avois l'ame foible, vous me feriez douter du bonheur qui m'attend; & vous décompoſeriez le plaiſir que je ſens à être bientôt débarraſſé du fardeau de la vie, dont la vieilleſſe me fait ſentir tout le poids.

LE FILS.

Ah ! mon pere, que toute votre fermeté paſſe donc dans mon ame, ſi vous voulez que j'aye à craindre de vous perdre ſans me livrer à toute ma douleur.

M. FELIX.

M. FELIX.

Si vous étiez occupé des Cieux comme moi, vos larmes feroient bientôt taries, & vous partageriez ma joie; la raifon alors deviendroit chez vous plus forte que la nature : mais fi dans votre cœur la nature paroît dominer la raifon, au moins que cette nature ne foit point fauffe, qu'elle parte de la vérité de votre ame, & ne me donnez pas, au lieu d'un vrai naturel attendri, un protocole de douleur établi parmi les hommes dans certains momens.

LE FILS.

Pourriez-vous me foupçonner de penfer fi mal ? Ah! je fens tout ce que je crains de perdre en vous, c'eft le meilleur des peres, & le plus tendre des amis.

M. FELIX.

Oui, mon fils, vous faites mon portrait par ces deux qualités; vous pouvez les regretter en moi; mais ce n'eft pas affez de le dire, il faut que vos actions prouvent que vous le penfez. N'avez-vous rien fait qui puiffe me donner lieu de douter que vous me regardez effectivement comme le meilleur des peres, & le plus tendre des amis?

LE FILS.

Moi, mon pere !...

M. FELIX.

Oui, vous. Songez que vous vous reprocheriez toute votre vie de m'avoir menti au moment même où le Dieu de vérité va me recevoir dans fon fein, au moment où il vous parle lui-même par ma voix; écoutez-la, & fuivez ce qu'elle infpire à votre ame; fans quoi, quand je n'y ferai plus, craignez qu'un remords éternel...

LE FILS.

Ah! mon pere... Il eft vrai; je me jette à vos pieds & à ceux de ma mere, je fuis coupable envers vous deux; j'ai manqué, je l'avoue, à cette confiance que je vous dois, à cette douce foumiffion, qui faifoit mon bonheur & le repos de ma vie. On vous a inftruit, je le vois, de mon erreur; mais elle n'eft pas impardonnable, & l'objet qui l'a caufée me juftifieroit dans votre efprit, fi vous le connoiffiez.

M. FELIX.

Vous juſtifieroit-il de m'en avoir fait un ſecret, & à votre mere? Vous juſtifieroit-il d'avoir peut-être, par l'aveuglement de vos ſens, aſſez avili votre ame pour lui faire eſpérer, dans l'avenir, une ſatisfaction à laquelle ma mort eſt devenue néceſſaire?... Ah! mon fils... croyez-moi, chargez-vous vous-même de votre juſtification, ſi vous en avez des moyens; ou, ſi le repentir ſeul eſt votre unique reſſource, ne rougiſſez point de l'employer: votre pardon eſt déja prononcé dans mon ame.

LE FILS.

Eh bien, mon pere, il eſt vrai, je ſuis criminel envers vous, & c'eſt en cette qualité que je le demande ce pardon, que votre tendreſſe m'offre d'avance. Je ne ſçais ce qu'on vous a dit, je n'ai plus beſoin de le ſçavoir; oubliez vous-même, par bonté pour moi, qu'un autre vous a inſtruit de ce que je devois le premier vous apprendre.

M. FELIX.

Soit, je l'oublie, & je vous écoute.

LE FILS.

Il y a environ deux mois que, pour régler quelques anciens articles de vos comptes, votre Correſpondant me dit qu'il falloit aller prendre des notes ſur les Regiſtres d'un ancien Commerçant, avec qui jadis vous aviez fait quelques affaires; je vous l'ai dit dans le tems, j'allai chez cet homme, que je trouvai accablé d'années & de malheurs.

M. FELIX.

Oui, je me rappelle même que vous m'avez dit ſon nom alors, & que je fus ſurpris de ne le pas connoître.

LE FILS.

Je vous dis effectivement qu'il ſe faiſoit nommer *Cauber*, qu'il étoit dans l'indigence; mais je ne vous ai pas dit que je trouvai chez lui une jeune perſonne, ſa fille, livrée toute entière aux ſoins que les infirmités de ſon pere exigeoient. Jamais tout ce qu'a d'intéreſſant la vertu ne s'eſt joint avec plus de moyens à tout ce que la beauté a de pouvoir: dès le premier inſtant de cette

vue, mon cœur fut pénétré du plus puiſſant amour & du plus tendre reſpect. Je me ſervis du prétexte d'avoir beſoin de travailler ſur les anciens Regiſtres du Vieillard, pour me procurer le plaiſir de voir plus ſouvent cette charmante perſonne; mes regards, mes diſcours eurent, malgré moi, le caractère de la paſſion, mais la plus reſpectueuſe. Liſe s'en apperçut, malgré ſon ingénuité, que je pris d'abord pour un ſentiment qui m'étoit favorable; ſa vertu fut alarmée de ma tendreſſe; bientôt elle me dénonça elle-même à ſon pere comme quelqu'un qui cherchoit à la ſéduire, & dont elle ne ſentoit déja les viſites que trop dangereuſes pour elle. Le pere, le plus honnêtement qu'il lui fut poſſible, me défendit ſa maiſon.

M. FELIX.

Vous le méritiez. Auriez-vous été aſſez injuſte pour en vouloir à cet honnête Vieillard, & continuer de l'inquiéter?

LE FILS.

Hélas! non: mais je reçus cet ordre, tout juſte qu'il étoit, comme un coup de foudre; je crus ne pouvoir mieux juſtifier ma conduite, & la pureté de mes intentions, qu'en écrivant au pere de ma chere Liſe, que je n'avois jamais eu d'autre idée que de l'obtenir de lui-même par des nœuds légitimes. Il me fit réponſe, en me renvoyant ma Lettre, qu'il ſçavoit que j'appartenois à un pere & à une mere riches; que je n'étois ni en âge ni en puiſſance de diſpoſer de ma main; qu'ainſi j'euſſe à oublier totalement ſa fille & lui, & à ne point reparoître dans ſa maiſon. J'ai ſouſcrit au dernier article de cet ordre reſpectable, je n'ai fait aucune nouvelle tentative pour revoir l'objet de mon attachement; malgré cela, l'eſpérance d'obtenir un jour ma chère Liſe eſt reſtée dans mon cœur, elle y eſt encore, mon pere, malgré moi-même, gravée avec des traits de flamme; par-tout je ne vois que Liſe, je ne vis que pour elle; je le ſens, j'en mourrai, s'il faut que je renonce à y penſer.

M. FELIX.

Vous vous ſeriez peut-être épargné bien des chagrins,

mon fils, si, dès le premier moment de cette dangereuse entrevue, vous m'aviez mis dans votre confidence. J'aurois pu me transporter alors à Paris, me faire instruire de ce qu'est ce M. Cauber; son infortune n'auroit point été un obstacle à votre bonheur dans mon esprit, & si la vertu est la seule dot de sa fille, elle auroit pu nous suffire à tous trois. Enfin, je vous aurois épargné de jouer le rôle de séducteur auprès de cette jeune personne, & auprès de nous celui d'un fils abandonné à ses passions, qui s'affranchit, malgré les loix & la nature, de l'amour filial & de l'autorité paternelle, en décidant son mariage sans nous consulter.

LE FILS.

Ne me montrez pas toutes mes fautes; je les sens, mon pere, plus vivement que vous ne pouvez vous l'imaginer, & le chagrin que me cause un amour désespéré, n'est rien auprès de celui d'avoir manqué à tout ce qu'un fils aussi tendre & aussi respectueux que je le suis, doit à un si bon pere... & dans quelle situation!... Ah! Dieu...

M. FELIX.

Tranquillisez-vous... Tout est pardonné dès que vous vous faites justice vous-même.

Madame FELIX.

Sur-tout, oubliez cette jeune Lise que le Ciel n'a pas faite pour vous; promettez-nous le, mon fils.

LE FILS.

Que je l'oublie? ah! ma mere, je ne ferai rien pour la revoir, je l'éviterois même si l'occasion s'en présentoit; mais je ne l'oublierai jamais, je vous tromperois, malgré moi-même, si je vous le promettois.

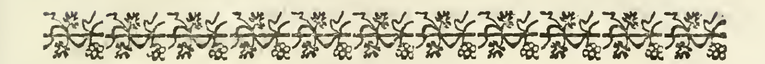
M. FELIX.

Vous le croyez; espérez plus du tems & de votre raison. Votre mere vous attendoit pour dîner, descendez tous deux, je vous prie, & si vous avez quelqu'amitié pour moi, ne vous chagrinez pas plus de ma situation que moi-même; allez. Pendant ce tems, mon ame va quitter la terre, & jouir d'avance des biens célestes que j'attends de mon Dieu.

(Il ferme ses rideaux. Madame Félix & son fils sortent,

en faisant signe à Anselme de rester sans faire de bruit. Il prend un Livre, s'assied, & lit tout bas.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Dans la Chambre à coucher.

SCENE PREMIERE.

M. FELIX, *toujours ses rideaux fermés*, ANSELME, MADAME FELIX, SON FILS, *revenant tous deux d'en bas.*

Madame FELIX.

EH bien, Anselme?

ANSELME, *à voix basse.*

Monsieur n'a rien demandé; ses rideaux toujours fermés, il est sans doute dans le même état où vous l'avez laissé.

M. FELIX, *ouvre ses rideaux.*

Plus content encore, puisque j'approche plus de mon dernier moment: je le sens, je touche à l'instant de mon triomphe; mais plus j'en approche, & plus mon ame se livre à une certaine joie qu'inspire la vertu. Croyez-moi, mes enfans, la mort n'est terrible que pour le crime, c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant. Graces à mon Dieu, j'ai fait ma paix avec le trépas, j'ai détaché mon cœur de ces biens si peu faits pour affecter un être immortel; & avant que la cloche funèbre m'envoie enrichir la terre de ce qu'elle m'a prêté, la mort trouvera tous les liens qui ont pu m'attacher

au monde, brifés par mes mains : fon glaive n'a plus que le fil de mes jours à couper.

Madame FELIX.

Mon cher ami, cette réfignation m'annonce qu'il vous refte encore des forces qu'il faut aider par des fecours. Anfelme, allez chercher un bouillon.

(*Anfelme fort.*)

M. FELIX.

Vous fçavez qu'il ne paffe plus, un peu de gelée me fuffira ; mais actuellement je n'ai befoin de rien, je fens que mon être fe diffoud, & s'écoule fous le poids de la vieilleffe & de la maladie, je ne fais plus qu'épuifer la lie de mes jours.

Madame FELIX, *à fon fils.*

Félix, allez, je vous prie, fçavoir pourquoi le Médecin n'eft pas venu ce matin, comme il l'avoit promis.

(*Le fils fort.*)

SCENE II.

M. FELIX, Madame FELIX.

M. FELIX.

AH ! ma chère amie, tout fon art eft maintenant inutile. Le feul Médecin qui puiffe me fecourir, c'eft le trépas où Dieu m'appelle. Oui, c'eft ta voix que j'entends, ô mon Dieu ! tu ne m'as donné l'exiftence que pour me rendre heureux : tu m'appelles à une terre inconnue, je t'obéis avec joie, je me livre à toi, je fçais en qui je me confie ; c'eft en toi, c'eft par toi & pour toi feul que je vais vivre.

SCENE III.

Madame FELIX, M. FELIX, ANSELME.

ANSELME.

MAdame, il y a là un honnête vieillard avec une jeune perſonne, qui viennent de deſcendre du carroſſe de voiture, & qui deſirent ardemment de parler à Monſieur, ſi cela eſt poſſible, ou au moins à vous.

Madame FELIX.

Eh bien, que veut-il ce vieillard? il ne vous l'a pas dit?

ANSELME.

Non, Madame, il ne veut s'expliquer qu'avec vous.

Madame FELIX.

Il prend mal ſon tems; dites-lui que cela ne ſe peut pas, & que dans l'état où eſt M. Félix, il ne peut voir perſonne.

M. FELIX.

Pourquoi? c'eſt peut-être quelque malheureux qui a beſoin de ſecours; peut-il mieux prendre ſon tems pour m'intéreſſer à lui, que le moment où j'attends de Dieu la récompenſe du peu de bien que j'ai pu faire? Que les hommes ſeroient humains, s'ils l'étoient autant dans le cours de leur vie qu'ils le deviennent au moment de la mort! Ce vieillard vient peut-être me procurer le moyen de faire une bonne action de plus avant de mourir.

Madame FELIX.

Mais, mon cher ami, dans l'accablement affeux où vous êtes...

M. FELIX.

Mon ame n'eſt point accablée, l'idée de ſecourir un malheureux la ranime... Mais pour vous tranquilliſer ſur la foibleſſe de mon corps, je refermerai mon rideau; ſçachez ce que cet homme veut, & parlez aſſez haut

pour que je puiſſe entendre votre converſation.

Madame FELIX.

Puiſque vous le voulez.... Anſelme, faites entrer cet homme.

(*Anſelme ſort.*)

SCENE IV.

Madame FELIX, M. FELIX.

Madame FELIX.

APrès la fatigue que vous avez eu toute la matinée, je crains que cette viſite ne ſoit pour vous un nouveau fardeau.

M. FELIX.

Appellez-vous fatigue ces ſaints devoirs de Chrétien mourant, que j'ai remplis? Si vous ſçaviez quelle douce ſécurité règne dans mon ame depuis ces heureux momens, vous en jugeriez bien autrement; mais enfin recevez cet homme avec bonté : pour vous ſatisfaire, je ne lui parlerai qu'autant que cela me paroîtra néceſſaire.

Madame FELIX.

Je vous en prie. Le voici.

(*Madame Félix ferme les rideaux du lit.*)

SCENE V.

Madame FELIX, M. FELIX, *dans ſon lit, les rideaux fermés*, M. THIÉBAUT, SA FILLE, ANSELME, *dans le ſallon.*

Madame FELIX.

MOnſieur, aſſeyez-vous. Mademoiſelle, voilà un ſiége.

M. THIÉBAUT.

Ah! Madame, pardonnez.... Ma viſite vous paroît peut-

peut-être indiſcrete ; mais, dans l'état où l'on m'a dit qu'étoit M. Félix, elle eſt indiſpenſable. Jugez-moi.

Madame FELIX.

Soit; mais aſſeyez-vous l'un & l'autre.

(*Ils s'aſſeyent tous trois.*)

M. THIÉBAUT.

Je ſuis un ancien Commerçant, dont les malheurs ont renverſé la fortune, & que les fatigues & les infirmités de l'âge ont mis hors d'état de pouvoir la rétablir. J'ai ſacrifié les débris de cette fortune à l'établiſſement de deux enfans, qui eux-mêmes n'ont point été aſſez heureux pour pouvoir me ſecourir. Cette ſeule fille me reſte pour ma conſolation; elle emploie toute ſon exiſtence à ſoutenir la mienne, elle en fait tout ſon plaiſir avec le zèle le plus tendre.

SA FILLE.

Mon pere, je ne fais que mon devoir.

M. THIÉBAUT.

Depuis dix ans, elle & moi, nous vivons d'une penſion de douze cens livres, payée exactement de la part d'un inconnu, par les mains de quelqu'un, de qui j'ai tâché en vain, juſqu'à ce jour, de ſçavoir quel eſt mon bienfaiteur. Hier, Madame, que j'ai touché les douze cens livres d'avance pour l'année, j'ai trouvé enfin la perſonne qui me paye cette penſion aſſez touchée de ma ſituation pour m'apprendre que j'étois à la veille de perdre ce bienfaiteur, inconnu juſqu'alors, dans la perſonne de M. Félix. Jugez, Madame, de mon chagrin. Ce n'eſt point l'intérêt qui m'amene, c'eſt la reconnoiſſance d'un bienfait annuel, qui a duré dix ans. Que ne puis-je lui donner le reſte de mes foibles jours, en venant le remercier de ſes bienfaits! J'étois jadis le camarade de Collège de M. Félix, & aſſez long-tems depuis, ſon meilleur ami. Nous nous ſommes perdus de vue, il a ſçu mes malheurs, il s'eſt reſſouvenu de moi, il s'eſt caché pour m'obliger; mais puiſqu'enfin, dans ces triſtes momens, j'ai le bonheur de connoître mon bienfaiteur, Madame, qu'il ſçache au moins, pour ma ſatisfaction, combien je ſuis pénétré de ſes bontés.

M. FELIX *ouvre son rideau.*

Il le sçait déja, mon cher Monsieur Thiébaut. Venez, mon ami, mêler vos larmes de reconnoissance avec celles de ma joie. Quelle douce jouissance pour moi, au moment que le Ciel m'appelle à lui, d'embrasser un infortuné que j'ai pu secourir !

M. THIÉBAUT *s'approche du lit, & l'embrasse.*

Ah ! Monsieur, que mon ame ne peut-elle accompagner la vôtre dans la voie du bonheur que vous allez trouver !

M. FELIX.

Ce moment qui va me conduire à l'Être suprême est celui de la vérité, tout artifice cesse quand notre ame devient toute divine. Je suis charmé que la personne que j'ai chargée de mon secret vous l'ait révélé, sa sage indiscrétion me procure le plaisir le plus pur dans votre embrassement ; tout est ame en moi dans cet instant, & ma jouissance est au-dessus du bienfait, en vous apprenant que j'ai pourvu à l'avenir à votre subsistance, comme par le passé. On trouvera dans mon testament, que je vous assigne, votre vie durant, les douze cens livres d'appointement de ma Charge de Lieutenant des Chasses, dont le Roi, toujours bienfaisant, m'a daigné gratifier, pour quelques petits services que mon commerce a rendus à l'Etat. Mon fils a la survivance de cette Charge, & je veux qu'il trouve le moyen de jouir après moi du même plaisir que j'ai eu de vous secourir. C'est le meilleur effet, dans ma succession, que je puisse lui laisser.

M. THIEBAUT.

Pourquoi faut-il mêler à ma joie la crainte de perdre un ami aussi généreux & aussi sensible ?

M. FELIX.

Vous ne me perdez pas, mon ami ; je serai, j'en suis sûr, toujours présent à votre mémoire. Votre ame a de la vertu, je le sçais ; & si les ames vertueuses sont séparées dans ce monde que je vais quitter, elles sont faites pour se réunir dans ce séjour céleste où je vais avoir le bonheur de passer avant vous. Votre sort est le mien, votre espoir est le même. Que ma joie vous annonce la

vôtre. Il n'y a entre nous que quelques inſtans de différence. (*A ſa femme.*) Ma chere femme, je vous recommande ce vieillard eſtimable & cette jeune perſonne; que rien ne leur manque ici tant qu'ils y voudront reſter, donnez vos ordres pour cela. Faites-les conduire dans leur appartement. (*A M. Thiébaut & à ſa fille.*) Vous vous y repoſerez, mes enfans, ou vous irez prendre l'air dans mon jardin; le tableau que je vous offre vous feroit peut-être trop de peine à le voir plus long-tems.

M. THIEBAUT.

Ah! Monſieur, quelque lieu que j'habite, par-tout mon cœur ſera affecté de vos bontés pour nous.

Madame FELIX *appelle.*

Anſelme, reſtez ici, je vais remonter.

(*Elle ſort avec M. Thiébaut & ſa fille.*)

SCENE VI.

M. FELIX, ANSELME.

M. FELIX, *à lui-même.*

QUelle ſatisfaction nouvelle d'avoir chez moi, dans ce moment, l'honnête homme indigent que j'ai pu ſecourir! Il ſemble que Dieu s'intéreſſe & s'occupe à rendre mes derniers momens les plus doux de ma vie. Je vais donc paſſer, du bonheur d'avoir fait le bien, au bonheur d'en être récompenſé; quel état de joie! O mort, je ſens du plaiſir à ſonger à toi; c'eſt toi qui inſpires à l'homme les plus nobles penſées, & lui conſeilles la vertu; c'eſt toi qui es ſa libératrice, qui l'affranchis de l'eſclavage des ſens, le récompenſes & le couronnes; tu fais naître un contentement dans mon ame, dont le ſentiment eſt éternel, & dont la ſource intariſſable eſt dans le ſein de mon Créateur.

SCENE VII.

M. FELIX, SON FILS, ANSELME.

LE FILS.

LE Médecin n'étoit pas chez lui ; on l'enverra, mon pere, aussi-tôt qu'il sera rentré.

M. FELIX.

Mon fils, je n'ai plus besoin que des remèdes du Médecin de l'ame, & il a la bonté de ne me pas quitter un moment ; il secourt à la fois, & sans retard, tous ceux qui le demandent de bonne foi ; ses remèdes n'ont jamais manqué de guérir. Ainsi, quand le Médecin viendra, dites à votre mere de le remercier de ma part, & que si je ne veux pas le voir, c'est de crainte de compromettre les secours de son art, & de lui attirer mal-à-propos la réputation de n'avoir pu me secourir, quand c'est Dieu lui-même qui m'annonce le terme de mes jours.

LE FILS.

Mon pere, il suffit, vous serez obéi ; cependant....

M. FELIX.

N'en parlons plus. Ne venez-vous pas de rencontrer un homme âgé & une jeune personne qui sont ici ?

LE FILS.

Oui, mon pere ; mais je ne les ai vus que de loin, qui se promenoient dans le jardin.

M. FELIX.

Eh bien, mon fils, respectez cet homme le reste de sa vie ; il a été pour moi un moyen d'exercer la vertu, en le secourant dans son infortune. Vous jouirez après moi de ce bonheur, je le laisse dans votre héritage ; ce malheureux vieillard sera votre pensionnaire, comme il a été le mien ; votre mere est instruite de ce que j'ai fait pour lui.

LE FILS.

Toutes vos volontés sont si respectables, que je n'au-

rai d'autre mérite à les ſuivre, que celui de faire mon devoir.

M. FELIX.

Je n'ai jamais voulu, mon fils, que vous montrer le chemin de la vertu; tâchez de vous y maintenir pour votre propre bonheur, & que j'aye encore cette douce ſatisfaction de mourir en penſant que je laiſſe un fils vertueux & utile aux hommes; c'eſt le moyen d'alonger ma vie de toute la vôtre: la vertu ſeule produit le vrai plaiſir digne de l'homme.

LE FILS.

Cette vérité, grace à la ſaine éducation que vous m'avez donnée, s'eſt déja préſentée plus d'une fois à mon eſprit dans des momens de diſſipation qui m'étoient à charge, & alloient juſqu'à répandre un certain chagrin dans mon ame.

M. FELIX.

Eh bien, ſi dans le cours de ta vie, des chagrins plus motivés s'emparent jamais de toi, apprends, par ce premier avis, qu'en vain tu chercheras à les diſſiper dans des aſſemblées profanes, ou dans de bruyans concerts; crois-moi, tous les plaiſirs qu'offre le monde ſont de mauvais conſolateurs; je vais t'en indiquer de plus ſûrs. Sens-tu la triſteſſe s'emparer de toi? Rapporte toutes tes idées à une vérité importante; enchaîne une paſſion, fais une action généreuſe, éclaire l'ignorant, ramène le ſourire ſur les levres d'un malheureux; ou bien, ſur l'aîle de l'Eſpérance, élance-toi dans l'Eternité vers l'Auteur de la Nature, & ſaiſis Dieu par la penſée; bientôt la mélancolie ſe diſſipera, & tes eſprits ranimés reprendront toutes leurs forces.

LE FILS.

Que ne puis-je toute ma vie vous avoir pour témoin du deſir que j'ai de profiter de vos ſages conſeils!

M. FELIX.

Tu vas bientôt me fermer les yeux, mais que ce ſoit ſans te chagriner. Songe, pour triompher comme moi de ce moment, que ce ſera le premier de mon bonheur, & d'un bonheur éternel. Tu m'aimes, réjouis-toi donc de me voir l'ame débarraſſée de ces lambeaux ſouffrans

de mon exiſtence mortelle ; ils ne ſont déja plus à moi, ils ſont à la terre qui les demande, & mon ame eſt déja impatiente de n'avoir plus rien de commun avec ces triſtes débris d'un corps qui n'étant plus fait pour la ſervir, n'eſt plus fait pour la gêner.

LE FILS.

Oh! mon pere, votre fermeté a paſſé dans mon cœur; elle m'anime du feu de votre ame : ce ſang qui coule dans mes veines eſt le vôtre, & il eſt digne de vous. Oui, perſuadé de votre bonheur, je partage votre joie, & je brûle du deſir d'en aller jouir avec vous dans le ſein de l'Être ſuprême. Ah ! ſi ma vie, dans l'inſtant écoulée, pouvoit finir avec la vôtre, & qu'enſemble dans le même moment.... Ah ! Ciel.

M. FELIX.

C'eſt demander la récompenſe, ſans l'avoir méritée. J'ai rempli ma carriere de mon mieux, je ſuis à la fin de mon travail; c'eſt à vous, mon fils, à en faire autant, & mieux encore, ſi vous le pouvez. Au reſte, j'ai lu dans votre cœur ce que j'y voulois lire, je ſuis content de vous. Une ſeule ſatisfaction, qui me manque à votre égard, eſt celle de vous laiſſer uni par des liens ſacrés à une compagne vertueuſe, & capable de vous ſeconder dans les heureuſes diſpoſitions où je vais vous laiſſer; je crains, dans le choix que vous aurez à faire de cette compagne, qu'on ne vous trompe, ou que vous ne vous trompiez vous-même....

LE FILS.

Si ma deſtinée me réſervoit à cette jeune perſonne dont je vous ai parlé, vous n'auriez plus rien à craindre.

M. FELIX.

Peut-être. Je n'en peux juger que ſur votre récit, & l'on eſt, à votre âge, ſi ſuſceptible de prévention & d'aveuglement.... Mais l'idée de votre Liſe m'ouvre les yeux, il ſemble qu'elle me parle pour vous en faveur de la jeune perſonne qui vient d'arriver ici. Comme cette Liſe, elle eſt ſans fortune, elle a de la vertu. Peut-être le Ciel nous l'envoie-t-il pour votre bonheur & pour le mien. Elle eſt d'une famille honnête; c'eſt la fille de mon ancien ami. Il eſt pauvre; mais je vous l'ai déja dit, vous êtes aſſez

riche pour n'avoir à demander de dot que des vertus. Voyez cette jeune perſonne, & dites-moi au vrai l'impreſſion qu'elle fera ſur vous.

LE FILS.

Je vais vous obéir ; mais je le ſens d'avance, elle n'en fera aucune. Ce n'eſt pas Liſe, & je ne pourrai jamais diſpoſer de mon cœur pour une autre, que quand je n'aurai aucun eſpoir de pouvoir l'obtenir.

M. FELIX.

Il faut donc que je renonce au plaiſir que j'aurois de connoître, avant de mourir.... la femme.... la moitié de mon fils....

SCENE VIII.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS, ANSELME.

Madame FELIX.

JE viens d'établir nos bonnes gens, ils avoient beſoin de prendre quelque nourriture, & pendant qu'ils ſont à table, je viens vous voir.... mon cher ami....

M. FELIX.

Mon fils, allez leur tenir compagnie, & ſongez à ce que je vous ai dit.

(*Le fils ſort.*)

SCENE IX.

M. FELIX, Madame FELIX, ANSELME.

M. FELIX.

EH bien, ce pauvre M. Thiébaut ne vous a-t-il pas paru intéreſſant?

Madame FELIX.

A ſes diſcours on reconnoît l'homme le plus reſpecta-

ble, & le plus fait pour inſpirer des ſentimens d'humanité.

M. FELIX.

Et ſa fille?

Madame FELIX.

Sa fille eſt charmante: l'honnêteté, la douceur de ſon caractere, ſa tendreſſe, ſes ſoins pour ſon pere, tout en elle m'a intéreſſé; c'eſt l'aſſemblage de toutes les graces & de toutes les vertus.

M. FELIX.

Ah! ſi le Ciel vouloit la montrer aux yeux de mon fils telle que vous venez de la voir, il oublieroit ſa Liſe, dont il eſt toujours affecté, & je mourrois plus content.

Madame FELIX.

Comment?

M. FELIX.

L'homme le plus réſigné aux volontés du Ciel, le plus ardent à poſſéder le bonheur ſuprême, trouve encore, malgré lui, dans ſon cœur, des vœux à faire pour ce monde, au moment où il le quitte. Si ces vœux ne ſont pas pour lui, ils ſont pour les perſonnes qu'il y laiſſe, & auxquelles il eſt attaché. Je vais quitter mon fils ſans qu'il ſoit marié, & j'emporte avec moi la crainte qu'un mauvais choix, dans cette union, ne faſſe le chagrin de ſa vie. Quel contentement n'aurois-je pas de le voir, ſur le bord de mon tombeau, donner la main à une perſonne ſage & vertueuſe, & tous deux, en fermant mes paupieres, m'aſſurer de leur bonheur dans l'avenir! Le Ciel m'envoie, ſans doute, ce dernier deſir, pour me convaincre que jamais ici bas ils ne peuvent être tous remplis, & que Dieu ſeul peut donner à l'ame cette plénitude de bonheur ignorée ſur la terre.

Madame FELIX.

Votre deſir eſt d'un bon pere. Effectivement, ſi notre fils pouvoit prendre pour la fille de M. Thiébaut tous les ſentimens qu'elle mérite d'inſpirer, malgré ſon défaut de fortune, ce ſeroit encore un bien doux moment pour vous de préſider à cette alliance.

M. FELIX.

Hélas! le défaut de fortune de cette jeune perſonne ajouteroit

ajouteroit au plaiſir que j'aurois de nous l'attacher ; je la ſauverois par là des écueils contre leſquels la miſere fait échouer la beauté vertueuſe, & je ferois le bonheur de mon fils.... Mais je fais ſur cela de vains ſouhaits.... Il s'eſt expliqué : cette malheureuſe Liſe....

SCENE X.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS.

LE FILS.

AH! mon pere, ah! Madame, mon bonheur eſt entre vos mains : c'eſt Liſe.... c'eſt Liſe elle-même....

M. FELIX.

Que voulez-vous dire ?

LE FILS.

Cette jeune perſonne... la fille de ce reſpectable veillard, qui eſt ici avec elle, c'eſt cette Liſe dont je vous ai parlé ; ce M. Thiébaut n'eſt autre que M. Cauber, il vient de m'apprendre qu'il a pris ce nom pour échapper à des pourſuites injuſtes & cruelles, qui, ſans ce moyen, lui auroient fait perdre la liberté.

M. FELIX.

Que cette nouvelle répand de joie dans mon cœur ! Mon exiſtence ſe ranime, pour me donner le temps de contenter vos vœux & les miens ; les plaiſirs les plus purs de la terre ſe réuniſſent dans mon ame avec les plaiſirs céleſtes qu'elle apperçoit déja...

LE FILS, *troublé de joie.*

Oui, mon pere, tenez, les voilà tous deux prêts à vous atteſter la vérité que je vous annonce.



SCENE XI.

M. FELIX, Madame FELIX, LEUR FILS, M. THIÉBAUT, LISE, ANSELME.

M. THIÉBAUT, *à M. Félix.*

MOnſieur, vous êtes ſans doute inſtruit de la paſſion que votre fils a pour ma fille, de la façon dont il nous a connus ?

M. FELIX.

Oui, mon cher Monſieur, je ſçais tout.

M. THIÉBAUT.

Eh bien, Monſieur, ſi vous avez quelque idée de ma probité, gardez-vous d'imaginer que j'aie contribué en rien à vous enlever, par la conduite de ma fille & la mienne avec votre fils, les droits de diſpoſer de ſa main à votre volonté. Ma fille eſt ſans fortune, elle n'eſt pas pour lui. J'ai interdit ma maiſon à votre fils, avant de ſçavoir qu'il étoit le fils de mon bienfaiteur, jugez maintenant que je le ſçais, combien je m'oppoſerai à une paſſion que la diſproportion de fortune rejette avec raiſon. Aidez-moi, Monſieur, de toute votre autorité ſur votre fils, pour détruire ce penchant, & je vous réponds de la ſoumiſſion de ma fille à la mienne.

M. FELIX.

Détruire ce penchant, mon ami ! au contraire, je vous invite de tout mon cœur à conſentir au bonheur de ces deux enfans, il va faire le mien & le vôtre. Oui, vertueuſe Liſe, devenez ma fille dès ce jour ; que le flambeau de votre hymen vienne éclairer mon ame, pour la conduire plus joyeuſe au ſéjour céleſte qui m'attend.

M. THIÉBAUT.

Quoi ! Monſieur... vous conſentiriez...

LE FILS.

Mon pere... la reconnoiſſance que j'ai de vos bontés... votre état... Ah ! Ciel, mon ame ne peut ſuffire à tout ce que je ſens.

LISE, *baise la main de M. Félix.*

Ah ! Monsieur...

M. FELIX.

La vivacité de ma joie donne une commotion si forte à mes sens affoiblis, que je pourrois succomber. Allez avertir M. le Curé, & le prier de célébrer promptement les saints préliminaires de l'union de ces deux époux.

(*A Madame Félix.*)

Le repas des vingt Vieillards que vous avez fait préparer, ma chere amie, servira de festin à ces heureuses fiançailles. Quel doux moment m'est encore réservé de réunir à ma table, & sous mes yeux, un nombre de convives aussi intéressans, qui m'aiment & me bénissent, & que ce repas si touchant devienne celui de la noce de mon fils !

(*Ils sortent tous. Anselme reste dans la chambre de M. Félix.*)

SCENE XII.

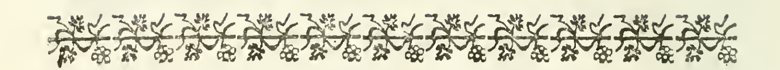
M. FELIX, ANSELME.

M. FELIX.

APrès un évènement si inattendu, non, je ne puis désespérer d'être heureux... Dieu... O mon ame ! réjouis-toi en lui ; nature, rends-lui grace ; Dieu peut tout...... & Dieu est l'ami de l'homme. Employons à le remercier les instans qui me restent, & goûtons encore la vie en songeant à la mort, c'est le moyen de vivre & de mourir en paix...

(*Il ferme son rideau, & Anselme range la chambre sans bruit.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. FELIX, ANSELME.

ANSELME *approche du lit, avec un pot de gelée & une cuilliere... Il leve doucement le rideau.*

MOnſieur, pardonnez, mais je ſuis inquiet ; il y a ſi long-temps que vous n'avez rien pris ; je vais vous donner un peu de gelée.

M. FELIX.

Oui, Anſelme, mon bon Anſelme; mais... ſoutiens-moi pour la prendre. (*Après que M. Félix a pris de la gelée, il dit :*) Crois-tu que ma femme ait donné tous les ordres qu'il faut pour que le repas de mes pauvres vieillards ſoit prêt au retour des fiançailles de mon fils?

ANSELME.

Oui, Monſieur, les ſoins de Madame ont pourvu à tout. Elle a fait diſpoſer une table de trente couverts, ce ſont tous les apprêts d'une véritable noce ; mais, hélas ! dans quel moment !

M. FELIX.

Mon cher Anſelme, dans le moment le plus beau de ma vie ; dans le moment où je vais me joindre à mon Dieu, à l'Auteur de mon être; enfin, dans le moment de ma joie.... Mais puis-je eſpérer que tous les convives de ce feſtin, où mon ame ſera préſente, auront aſſez de raiſon pour partager cette joie, loin de s'attriſter de mon état?

ANSELME.

Ah ! Monſieur, que me demandez-vous?

M. FELIX.

Je t'entends. Quoi, je ne pourrai pas obtenir de ma femme, de mon fils, de mes amis, que mon jour de bonheur, de gloire, de triomphe, ne soit pas pour eux un jour de mortification, de larmes & de regrets? Que les hommes sont aveugles & inconséquens! Mon cher Anselme, tu aimes ton Maître; sois plus ferme qu'eux tous: réjouis-toi avec lui; il va être heureux à jamais.

ANSELME.

Oui, je le pense comme vous, j'en suis sûr; je me le dis, à chaque instant, pour vous paroître tel que vous voulez que nous soyons tous; mais, malgré moi...

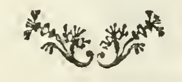
(*Il verse des larmes.*)

M. FELIX.

Essuie tes larmes, & écoute-moi. Tu es né homme, Anselme, & en cette qualité tu aurois dû vivre toujours libre; tu as été esclave toute ta vie; la vieillesse t'annonce déja que tu approches du port où je vais entrer; je veux, au moins, que tu puisses y arriver libre: je t'ai fait, par mon testament, une pension de six cens livres, qui te sera payée d'avance, à condition que tu ne serviras plus personne; jouis du reste de ta vie en pratiquant la vertu, ne cherche point à connoître plus que l'homme ne peut; il ne faut point de science pour adorer son Dieu, ni d'étude pour le trouver: sois vertueux, voilà le plus court chemin vers la Divinité; l'humble amour pénètre où la raison superbe ne peut atteindre, & va frapper droit à la porte des Cieux.

ANSELME.

Ma reconnoissance.... & ma douleur.... ô mon bon Maître.... je ne sçaurois parler... mais.... j'entends quelqu'un...



SCENE II.

M. FELIX, ANSELME, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD, *à Anselme.*

SI cela ſe peut, je voudrois voir... parler un inſtant à M. Félix... On dit qu'il a la bonté de recevoir tous ceux qui s'intéreſſent à lui, & perſonne plus que moi...

M. FELIX.

Approchez, mon cher ami; qu'y a-t-il pour votre ſervice?

LE VIEILLARD.

Mon vénérable Monſieur, pardonnez... Je ſuis le plus âgé des pauvres Laboureurs que vos bontés ſecourent annuellement; ils craignent tous de vous perdre, & que les ſentimens de leur reconnoiſſance n'arrivent pas juſqu'à vous; ils m'ont chargé de venir vous les préſenter. Ces vingt perſonnes, objets de votre bienfaiſance, vous offrent, par ma bouche, leurs vœux & leurs regrets.

M. FELIX.

Où ſont-ils, mes bons amis?

LE VIEILLARD.

Ils ſont tous en bas, pour célébrer ce jour où tous les ans vous les aſſembliez à un feſtin ſi ſatisfaiſant pour eux quand vous y préſidiez; mais ce même jour eſt devenu un jour de ſoupirs & de larmes. Comment vos bontés, dans l'état où vous êtes, peuvent-elles aller juſqu'à vouloir leur en faire encore un jour de réjouiſſance & de plaiſirs?

M. FELIX.

Ce n'eſt point par bonté que j'ai donné des ordres pour que ma ſituation ne changeât rien à cette fête: c'eſt pour avoir moi-même le plaiſir d'en jouir encore une fois; vous m'aimez tous, vous me l'aſſurez?

LE VIELLARD.

Ah! Monſieur, ſi nous vous perdons, chacun de nous croira perdre un pere & un ami.

M. FELIX.

Eh bien ! dites-leur à tous que j'accepte de toute mon ame les vœux qu'ils font pour moi, mais que je les dispense de leurs regrets. J'ai pourvu à ce que le peu de bien que je leur ai fait subsiste toute leur vie, & passe à leurs successeurs. Je les précède de quelques jours dans la voie du Ciel ; j'existerai dans leur mémoire, ils ne sortiront pas de la mienne ; & s'ils pensent raisonnablement sur le peu que je quitte, & le bonheur qui m'attend, ils ne regretteront plus rien pour moi que les instans qui le retardent. Réjouissez-vous donc aujourd'hui plus que jamais, je vous en prie, au festin que je vous ai fait préparer : pour y ajouter une raison de plaisir de plus, il doit servir aux fiançailles de mon fils ; quelle satisfaction pour moi de lui apprendre à vous connoître, à vous respecter, & à remplir dignement ma place parmi vous !

LE VIEILLARD.

Je crains de vous importuner ; je vais rendre de mon mieux, à mes camarades, la bonté avec laquelle vous m'avez reçu : mais, malgré vos intentions, j'ai bien peur que le récit fidèle que je vais leur en faire ne fasse qu'augmenter leur chagrin.

M. FELIX.

Allez, mon cher ami ; s'ils réfléchissent un peu, ils seront peut-être plus raisonnables que vous ne pensez.

LE VIEILLARD.

Monsieur, voilà Madame, & Monsieur votre fils.

M. FELIX.

Ah ! tant mieux, mon bon ami, restez ici un instant, je veux vous présenter à eux, comme le député le plus respectable que j'aie jamais connu.



SCENE III.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS, M. THIÉBAUT, LISE, LE VIELLARD, ANSELME.

M. FELIX.

Eh bien, mes enfans, les préliminaires du mariage de mon fils sont-ils consommés?

LE FILS, *à genoux près du lit.*

Oui, mon pere: mon bonheur est décidé maintenant, si le Ciel m'accorde celui de vous en voir jouir.

LISE, *inclinée près du lit.*

Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas!

M. FELIX.

Je jouis de ce bonheur dans l'avenir dès que je vous vois unis tous deux par un sentiment réciproque d'amour & de vertu; mais, mon fils, un plus grand bonheur m'appelle, je souhaiterois que vous en fissiez, comme moi, la différence; elle est maintenant au-dessus de vos forces, le temps vous la fera faire. Quant à moi, je suis content: cette heureuse union, que la Providence semble avoir réglée pour mon repos, me fait sentir qu'elle m'ouvre la tombe, en jettant des fleurs sur le chemin qui m'y conduit. Tout me rit en ce jour, il sera peut-être le dernier de ma vie, & la Bonté divine fait tout concourir pour qu'il soit le plus heureux.

(*Il indique le Vieillard.*)

Je vous présente, mon fils, & à vous, ma femme, le plus ancien des Laboureurs indigens qui m'offrent aujourd'hui l'occasion d'une fête si intéressante pour moi, puisque j'y joins vos heureuses fiançailles.

(*Il prend la main de son fils.*)

Mon cher ami, dans ce festin, composé de vingt Vieillards malheureux & estimables, si vous voyez les choses comme on les voit dans le monde, vous ne trouverez pas les agrémens d'une noce enjouée & livrée aux plaisirs des sens; mais si votre ame est ouverte à l'humanité,

nité, croyez-moi, vous y trouverez un plaiſir plus ſatisfaiſant : c'eſt celui de préſider à un repas où tous les Convives porteront dans leurs cœurs les ſentimens de la plus ſaine reconnoiſſance.

(*A ſa femme.*)

Ma femme, tout eſt-il prêt?

Madame FELIX.

Oui, mon ami ; mais comment voulez-vous que nous faſſions un moment agréable, de celui où la plus cruelle inquiétude...

M. FELIX.

Pendant ce repas, ſi vous m'aimez tous, vous ſongerez que, tant que je pourrai exiſter, mon ame ſera au milieu de vous ; & ſi Dieu en diſpoſe, elle ſera avec lui. Réfléchiſſez, mes enfans, & vous ſentirez que j'occupe ſeul entre vous tous la place la plus heureuſe ; ne gémiſſez donc point ſur mon ſort, & que votre raiſon prenne ſur la nature, ou plutôt ſur vos foibles préjugés, aſſez d'empire pour ne point vous chagriner de me voir prêt à quitter la vie. O vous tous que j'aime, & que je vais laiſſer en butte à tous les maux qui environnent cette vie, c'eſt à moi à vous plaindre & à pleurer ſur votre ſort, & non pas à vous à pleurer ſur le mien.

(*Tout le monde paſſe de la chambre dans le ſallon pour deſcendre. Anſelme reſte ſeul dans la chambre.*)

SCENE IV.

Dans le ſallon.

Madame FELIX, SON FILS, M. THIEBAUT, LISE, LE VIEILLARD, M. LE CURÉ.

M. LE CURÉ.

OU allez-vous donc tous ? il y a-t-il quelque choſe de nouveau ?

Madame FELIX.

Non, Monſieur ; mais M. Félix veut abſolument que

nous le laissions pour aller nous rassembler tous au repas des Vieillards : comme il sert aux fiançailles de mon fils, il veut que nous y portions la joie & le plaisir. Ah ! Monsieur, dans son état ! quel contraste ! Par grace, mon cher Pasteur, restez auprès de lui tout le tems que nous sommes forcés de le quitter.

M. LE CURÉ.

Madame, il m'a prévenu de cet arrangement, & je venois dans cette intention. Soyez tranquille, je ne le quitterai pas que vous ne remontiez ; & s'il arrive quelque chose, je vous ferai promptement avertir par Anselme.

Madame FELIX.

Je me repose entièrement sur vous.

(*Ils descendent tous, & M. le Curé passe dans la Chambre à coucher.*)

SCENE V.

Dans la Chambre à coucher.

M. FELIX, M. LE CURÉ, ANSELME.

M. FELIX.

AH ! c'est vous, mon respectable ami ; j'ai bien du plaisir à vous voir : mais vous êtes du nombre des Convives ; de grace, allez occuper la place qui vous est dûe ; votre présence rendra la dignité de la fête plus complette.

M. LE CURÉ.

Je vous prie de m'en dispenser. Je ne suis venu dans ce moment que pour vous ; & jusqu'à ce que toutes les personnes qui vous sont les plus chères reviennent, souffrez que je jouisse du bonheur de converser avec vous.

M. FELIX.

Eh bien, mon cher Pasteur, puisque vous le voulez, mon cœur va s'épancher dans le vôtre. L'instant appro-

che, je touche à l'immortalité : mes ſens affoiblis n'ont plus aſſez de reſſorts pour ſoutenir les facultés de mon ame, & je m'apperçois que, par une faveur ſingulière, ſa force augmente à proportion de leur foibleſſe.

M. LE CURÉ.

Cette faveur vous eſt dûe, vous avez toujours porté vos regards au-delà de l'hôriſon des ſens : ſoumis dans votre eſpérance, & prévoyant l'avenir ſans alarmes, vous achevez en vous l'image de Dieu, & votre réſignation finit les grands traits que la Nature avoit commencés.

M. FELIX.

Si vous ſçaviez, Monſieur, quelle volupté pure je goûte dans les hommages que je rends au Dieu qui m'a créé, avec quel doux tranſport mon cœur s'élance vers lui ; dans ces inſtans où la prière m'introduit dans les Cieux, où l'Eternel m'écoute, ſeul avec mon Dieu, recueilli dans une paix auſſi profonde que celle du tombeau qui m'attend, les yeux attachés ſur mon ame, je concentre mes réflexions ſur le ſeul objet digne d'elle ; à ce foyer brûlant de mes penſées, le feu du ſentiment s'allume & m'embraſe, un plaiſir pur & divin ſe répand dans tout mon être. Dans ces momens, il ſemble que mon foible corps n'exiſte plus, mon ame ſeule m'anime ; quelle preuve de ſon immortalité !

M. LE CURÉ.

Ah ! que ne puis-je, en traits de flamme, graver dans mon cœur & dans ma mémoire vos ſublimes réflexions, pour en aider ceux que je trouve tous les jours dans votre ſituation ! La plupart ſont abattus, découragés & anéantis par la crainte & les remords : dans cette journée où il faut combattre, l'homme vertueux même voit quelquefois ſon front encore timide ſe couvrir de nuages.

M. FELIX.

Oui, mais ces nuages ne font que paſſer ; lui ſeul peut dire j'exiſte, & lui ſeul peut s'applaudir d'exiſter. Hier, le cours glorieux de ſa vie étoit rempli, la meſure de ſes jours étoit comblée, la mort pouvoit ſe préſenter, elle eût été bien reçue... Un jour eſt ajouté, il goûte encore la vie avec la même douceur, ou la ſupporte avec la

même fermeté; voilà, mon cher Pasteur, le modèle que je tâche d'imiter, dans le peu d'instans qui me restent.

M. LE CURÉ.

Je vous admire. La mort! Ce mot effrayant pour les ames vulgaires & trop attachées au néant de la vie, vous le prononcez, dans cet instant critique, avec une sérénité qui prouve bien la paix de votre ame.

M. FELIX.

Que de tems cette ame a été morte sur la terre! elle va vivre pour jamais, & n'aura plus rien de commun avec la mort; c'est alors que Dieu se fait connoître l'ami de l'homme, en finissant ses peines, & en décidant son bonheur. Heureux le jour qui dissipe les ténèbres où nous sommes plongés, & brise nos chaînes en nous transportant auprès du Thrône & sous les yeux du Pere universel. Cette espérance fait au sage un devoir de la joie. Homme de bien, leve ce front abattu, ta tristesse outrage ton Créateur; vois tomber la barrière qui s'élevoit entre l'homme & l'immortalité; vois sortir des ruines hideuses du tombeau le Trône éclatant où tu dois monter, & apprends à desirer la mort comme l'unique chemin à l'état qui devroit seul s'appeller la vie.

M. LE CURÉ.

Que ces idées sont grandes & lumineuses! Tous capables de les former, comment notre ame si vaste peut-elle se comprimer, se rétrécir jusqu'à la petitesse de cette terre, de ce point imperceptible, où nous ne faisons que languir? Une seule de nos pensées embrasse & parcourt tout l'espace qui est entre le néant & Dieu, & un atôme nous remplit! Nous sommes immortels, & un moment de vie borne & satisfait nos desirs!

M. FELIX.

L'homme fut formé pour un bonheur infini; mais ce bonheur n'est fait que pour une ame grande dans ses desirs & dans ses vues: tout ce qui est petit & vil nous rapproche du mal & de la peine, en nous éloignant de la vertu; elle ne peut entrer dans un cœur étroit; le vice n'est qu'un défaut de capacité dans l'ame, d'étendue dans la pensée. Des brillantes hauteurs de ta demeure

éternelle, daignes, ô mon Dieu, au travers de cet espace immense, de ces ordres divers de natures inconnues, daignes regarder d'un œil de pitié, ou, pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette foible parcelle de poussière, que tu fais encore respirer; pardonnes-lui ses crimes, pardonnes-lui jusqu'à ses vertus, qui ne sont souvent que des fautes plus légères. Bientôt les yeux que j'ouvre encore ne verront plus le Soleil, ne me les ferme pas sans m'avoir annoncé, par un regard de ta clémence, ma grace & le bonheur. L'ame humaine s'agite en vain dans ses maux, se tourne & se retourne en vain dans tous les sens, elle ne peut trouver de repos qu'en Dieu. Que ma tombe, servant d'organe à la mort, annonce cette vérité à tous les mortels. Ah! mon cher Curé, mon heure est venue, mon foible corps ne peut plus supporter ces vifs élans que mon ame se donne pour s'en débarrasser. Anselme, faites venir ma femme & mon fils pour que je meure entre leurs bras.

(*Anselme sort avec précipitation.*)

SCENE VI.

M. FELIX, M. LE CURÉ.

M. FELIX, *d'une voix foible.*

OH! mon ame, que l'espérance entretienne ta joie! Echappée de ta prison, & dégagée des liens de la terre, tu vas respirer librement, t'étendre, donner carrière à toutes tes facultés, & saisir la vraie grandeur, sans craindre d'être déçue par l'illusion.

SCENE VII.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS, LISE, M. THIÉBAUT, ANSELME, *tous entrent dans la chambre à coucher.*

(*Toutes les perſonnes qui ſont dans la maiſon s'aſſemblent dans le ſallon, & y reſtent.*)

M. FELIX.

APprochez, mes enfans, & vous ma femme. Je ſens que le Ciel ne me laiſſe plus que quelques momens à être parmi vous. Mon fils, & vous, qui êtes devenue ma fille ſur le bord de ma tombe, pour m'y faire deſcendre plus tranquillement ; par cette tendreſſe qui m'anime encore, par cet amour filial que le Ciel vous ordonne & vous inſpire, par tout ce qui peut intéreſſer votre ame dans un moment où la mienne ne ſemble plus s'arrêter ici bas que pour vous éclairer ; je vous en conjure, ſoyez vertueux.

LE FILS.

Ah ! mon pere.

LISE.

Le meilleur & le plus reſpectable des humains.

M. FELIX, *à ſa femme.*

Ma chere amie, je vais vous précéder dans la voie du bonheur ; partagez avec moi cette joie céleſte, qui me fait ſentir déja les douceurs d'une nouvelle vie. Que ma mémoire vous ſoit chere, aimez toujours nos enfans.

Madame FELIX.

Quel moment ! ô mon Dieu ! Que n'eſt-il celui de mon dernier ſoupir !

M. FELIX.

J'ai rempli ma tâche, commence la tienne, mon fils : le monde attend de toi que tu prennes ma place par une conduite qui ne deshonore pas la mémoire de ton pere.

Si le Ciel te donne des enfans, ſonge que l'exemple influe puiſſamment ſur tous les hommes, mais ſur-tout celui d'un pere ſur ſon fils ; que la tendreſſe, dans ce moment, peigne à ton cœur ton enfant recevant ton ame dans ſon ſein, comme tu vas recevoir la mienne ; auteur de ſes jours, ne le force pas à te maudire de lui avoir donné l'être, & ne deviens pas l'artiſan dénaturé de ſon malheur & du tien ; c'eſt ton ami qui t'en conjure, ton bonheur eſt la dernière grace qu'il demande à ton Dieu & au mien, d'une voix affoiblie & mourante, mais avec un deſir brûlant.

LE FILS.

Oui, mon pere, vos vœux ſeront exaucés ; j'en jure par votre ame, dont toutes les vertus viennent échauffer la mienne.

M. FELIX, *d'une voix éteinte.*

Adieu, mon cher Thiébaut, reſſouvenez-vous de moi. Embraſſez-moi, ma femme, & vous, mon fils ; c'en eſt fait, je finis, mon être ſe diviſe : le zèle de la gloire de mon Créateur m'animoit ; mais, après la longue fatigue du vol élevé que j'ai ſoutenu, mon imagination s'éteint, mes forces m'abandonnent, mes eſprits ſont glacés... O mon Dieu, reçois mon ame dans le ſein de ta bonté & de ta miſéricorde... Je meurs...

LE FILS.

O mon pere !... il n'eſt plus.

Madame FELIX, *panchée ſur ſon mari mort.*

Mon cher Félix ! puis-je trop pleurer ta perte ? Dois-je craindre d'être trop ſenſible, & de me livrer à toute ma douleur ?

LE FILS, *en larmes.*

Je l'ai beaucoup reſpecté, encore plus aimé.... Ah ! Ciel, je ne connois bien tout ce que je perds qu'en le voyant mourir.

M. THIÉBAUT.

C'eſt en s'éloignant de nos yeux, c'eſt en volant à l'immortalité, que ſon ame a déployé toute ſa richeſſe, & tout l'éclat de ſes vertus.

SCENE VIII, & dernière.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *& toutes les perſonnes qui étoient dans le ſallon, & qui entrent dans la chambre à coucher.*

M. LE CURÉ *approche du lit, & regarde M. Félix mort.*

OH! l'être le plus reſpectable de l'humanité, homme vraiment digne d'être immortel, quelle fin heureuſe! quels rayons de lumière l'environnent!

(*Il s'adreſſe à tout le monde.*)

O vous qui aviez part aux bontés de ſon ame, venez tous pour vous inſtruire & vous conſoler, venez apprendre à vivre & à mourir. Quel tableau touchant que l'homme vertueux dans ce moment! Approchez avec reſpect de ce lit où il repoſe; que croyez-vous y voir? Un lit de mort? non, c'eſt un lit de triomphe; voyez ſa gloire, voyez l'homme s'immortaliſer: la chambre où l'homme de bien ſe retire, pour conſommer ſa vie & ſes deſtins, eſt un ſanctuaire dont la porte ouvre dans les Cieux. C'eſt ici que le flambeau de la vérité luit dans tout ſon éclat, la vertu ſeule a de la majeſté juſques dans les bras de la mort. Au milieu des vains combats de la nature expirante, quels rayons de joie ſe mêloient ſur ſon viſage aux ombres du trépas! quel calme! quelle paix! Eſt-ce là l'homme, cet être foible & mortel? Non, il avoit déja franchi les bornes de l'humanité, l'Éternel le ſoutenoit mourant, & lui communiquoit ſa gloire. L'inſtant fatal arrive, cet homme vertueux, grand dans ſa ruine d'une grandeur ſans effort, ne cède pas, il donne ſon ame ſublime, & termine paiſiblement avec la deſtinée. Regardez-le de plus près, toujours calme & ſerein dans une majeſté tranquille, il ſemble encore lever, au-deſſus des ombres de la mort, ſa tête éclatante, la paix de ſon ame ſe peint dans tous ſes traits, l'eſpérance étincelle ſur ſon front auguſte; la deſtruction le pare, le couronne de lumière, & le préſente immortel à l'Etre ſuprême. O vous tous, qui jouiſſez de ce touchant ſpectacle, croyez à la vertu; croyez qu'il eſt un Dieu qui l'inſpire, qui l'honore, & qui la récompenſe.

Lu & approuvé, ce 17 Septembre 1770. CRÉBILLON.